

Shanghai

1 novembre 2004

Bérard, Diane

Ici, on ne pense qu'à l'argent et on travaille tout le temps. Après avoir crevé de faim et manqué de tout pendant des décennies, les Shanghaiens se battent comme des damnés pour rattraper le temps perdu. Samedi soir, vingt heures. Les taxis font la queue devant le bar Messa, rue Jululu, pour y déposer des jeunes femmes aux jambes interminables. Avec leurs talons aiguilles, elles enjambent tant bien que mal les tas de pierres qui jonchent le trottoir - Jululu, comme le reste de Shanghai, est un immense chantier -, avant de franchir la lourde porte de bois du Messa. Éclairage tamisé, banquettes en velours rouge... Ici, tout le monde est beau et riche. Chinois, Japonais, Américains, Canadiens, Européens, Australiens: ce soir, les clients du Messa sirotent du champagne. Demain, ils iront au Grand Prix de la F1, qui a lieu à Shanghai pour la première fois. Avant-hier, ils ont assisté à une soirée donnée par le fabricant de produits de luxe Louis Vuitton. Hier, ils ont dévalisé la boutique Giorgio Armani, située sur le Bund, l'artère historique qui longe la rivière Huangpu, et ils ont ensuite dîné chez M on the Bund, d'où l'on peut admirer les lumières de Pudong, le quartier des affaires de Shanghai, qui s'étend sur 520 kilomètres carrés.

Il y a quinze ans, personne ne pouvait imaginer que le circuit de la F1 s'arrêterait ici. Une ville sombre, déprimante, glauque: voilà ce qu'était Shanghai. "Conduire le soir de l'aéroport au centre-ville était un cauchemar, se souvient David Embery, vice-président du fabricant de circuits imprimés Mitec pour la région Asie-Pacifique. Il faisait tellement noir que je devais me fixer des points de repère; le zoo une fois passé, je savais que j'y étais presque." Robert T. Martin, directeur pour la Banque de Montréal en Asie, se rappelle que "le tunnel menant à Pudong coulait. Chaque fois que je l'empruntais, j'étais convaincu que j'allais devoir terminer la traversée à la nage !" Les choses commencent à changer en 1992, lorsque Deng Xiaoping, chef suprême du Parti communiste de l'époque, lance la réforme économique de la Chine avec la célèbre phrase "Enrichissez-vous; faites des affaires, mais pas de politique."

Shanghai a compris le message. Ici, il n'est pas question de vie culturelle ou de loisirs: tous les Shanghaiens travaillent d'arrache-pied pour améliorer leur sort. L'apprentissage du capitalisme se fait en accéléré et dans la douleur. "Nous avons tant à apprendre par rapport aux Occidentaux, confie Clothilde Yang, une jeune Shanghaienne qui travaille au service des communications de L'Oréal. (Malgré son prénom français, Clothilde est Chinoise. Dès qu'un Chinois parle anglais ou français, il adopte un prénom occidental.) Les façons de travailler, les méthodes de gestion, la productivité, tout est nouveau, pour nous."

En apparence, Shanghai sait déjà tout du capitalisme. On dit que cette ville compte plus de gratte-ciel que New York. Dans Pudong, le quartier des affaires, ils seraient si nombreux que le sol s'enfonce dans la mer de deux centimètres par an. Mais on dit aussi que cette histoire a été fabriquée de toutes pièces par le gouvernement, qui n'a pas les moyens de construire les lignes de métro supplémentaires promises aux citoyens. Ici, on dit tout et son contraire.

Cette ville n'est pas facile à aimer. Avec Barcelone, Paris ou Prague, c'est l'amour au premier regard, mais pas avec Shanghai. Il faut travailler fort, prendre le temps de comprendre pourquoi tout le monde travaille tout le temps, pourquoi tout le monde ne pense qu'à l'argent, pourquoi tout le monde vous ment. Ici, les discours sont souvent aussi faux que les Rolex. "Il y a tant de possibilités de faire de l'argent que tout est copié, piraté, dit Jason, un jeune entrepreneur de 30 ans dont la famille possède trois usines en Asie. Mais si vous grattez un peu, vous finissez par découvrir la vérité." Et c'est en découvrant celle-ci que vous arrivez à aimer Shanghai. Pas pour ses gratte-ciel, ses bars, ses fêtes privées et ses centaines de boutiques de luxe, mais pour les millions de rêves qu'elle abrite. "Contrairement à ce qui se passe en Amérique du Nord, on peut encore rêver. Ici, tout reste à inventer, confie Dominique Simard, un Québécois qui travaille à l'école de mode Raffles Lasalle, à Shanghai. Chaque semaine, quelqu'un vous appelle pour vous proposer le projet du siècle. Souvent, tout tombe à l'eau, mais peu importe: demain ou après-demain, dans cette ville de 20 millions d'habitants, il y aura un autre coup de fil ou une autre rencontre, et vous recommencerez à rêver."

Sur un territoire de la taille de la ville de Montréal habite une population à peu près équivalente à celle du Canada tout entier. On y vient, légalement ou illégalement, de tous les coins de la Chine, dans l'espoir d'une vie meilleure, répondant ainsi à l'appel impérieux du capitalisme. Ceux qui émigrent légalement possèdent une carte de résidence, qui leur donne accès aux services médicaux et aux indemnités de chômage, et leur permet d'inscrire leur enfant à l'école. Mais pour cela, il faut être éduqué. Sinon, les nouveaux arrivants viennent grossir les rangs des migrants, sans papiers et sans fortune. J'en ai croisé, en bordure de l'autoroute qui mène au circuit de F1, dans la banlieue de Anting. Ils besognaient à planter des fleurs sous un soleil de plomb. J'en ai vu aussi en train de construire des immeubles, grimpés sur des échafaudages douteux, pendant que leurs vêtements de la veille séchaient le long des clôtures, à quelques mètres de leurs habitations de fortune.

"Bienvenue dans mon joyeux bordel!"

Ici, la vie est une bataille constante. Il y a trop de monde, trop de voitures, trop de vélos, et pas assez de parcs, d'arbres, de taxis, de lignes de métro et d'autobus, d'écoles. Pour passer d'une rive à l'autre de la ville, soit de Pushi, à l'ouest, à Pudong, à l'est, on peut mettre entre 15 minutes et une heure et demie. Vivre sans cellulaire dans cette ville tient de la folie - je le sais, je l'ai fait -, car vous ne savez jamais à quelle heure vous arriverez à votre prochain rendez-vous. "Bienvenue dans mon joyeux bordel!" lance Daniel Roy, producteur associé chez UbiSoft Shanghai, alors que je fulmine contre les automobilistes et les cyclistes qui ne respectent absolument pas le code de la route.

Voilà la première d'une longue série de contradictions. D'un côté, les Shanghaiens sont trop pressés de rattraper les décennies de retard qu'ils accusent sur l'Occident pour respecter la loi. De l'autre, le maire et ses conseillers ajoutent constamment des règlements pour concrétiser leur rêve de faire de Shanghai une "cité internationale". La liste des "Interdictions..." est interminable : on ne crache plus dans la rue; on ne parle plus de dialectes, que le mandarin, parce que c'est la langue que les étrangers apprennent; on ne pend plus ses vêtements, une carcasse de poulet, un poisson ou tout autre objet, animé ou inanimé, sur son balcon ou dans la rue; on ne transporte plus de passager(s) sur son vélo, etc. En 15 jours, j'ai pu observer tous ces comportements à répétition. Shanghai est la preuve qu'il sera toujours plus facile de construire des gratte-ciel et d'attirer des investissements étrangers que de changer la nature et la culture d'un peuple.

Pour les immeubles, pas de problème: ils poussent du nord au sud, d'est en ouest, comme si tout Shanghai n'était qu'un immense centre-ville. La tour Jin Mao, à Pudong, en est le plus bel exemple. Avec ses 88 étages, c'est le plus haut gratte-ciel de Chine et le cinquième du monde. Cette structure de verre, recouverte d'une dentelle d'acier, est un véritable chef-d'œuvre architectural. Et aussi, une exception, car la plupart des nouveaux immeubles de cette ville ne gagneront jamais de prix de design. D'ailleurs, il ne faut surtout pas les regarder de trop près. "Dans mon premier logement, il fallait passer l'aspirateur sous la fenêtre tous les jours, parce que le cadre s'effritait, raconte en riant David Embery. J'avais peur que mes fenêtres tombent du trente-cinquième étage et aillent s'écraser sur la tête d'un passant."

Pourtant, vu du trottoir, rien n'y paraît. Les tours situées rue Huashan Lu, près de mon hôtel, ont l'air si modernes. Tous les étrangers se laissent prendre au piège. Les notions de qualité, de service à la clientèle, de service après-vente sont loin d'être acquises. C'est là une des leçons de l'apprentissage du capitalisme. "Le plus grand mythe, à propos de cette ville, c'est qu'elle se trouve déjà là où elle sera dans vingt ans", commente le Britannique Paul French. Arrivé ici en 1987 pour étudier le chinois, il n'est jamais reparti. Il a épousé une Chinoise avec qui il a eu un fils, et a lancé une firme d'études de marché, AccessAsia. Quinze ans plus tard, cet analyste jette un oeil amusé sur les ambitions commerciales que nourrissent les Occidentaux quant à la Chine. "La dernière chose dont cette ville a besoin, c'est qu'un autre MBA arrive ici pour faire des affaires à l'occidentale en trois jours", dit-il en levant les yeux au ciel. Au même moment, nous apercevons deux infirmiers qui traversent la rue en poussant un lit d'hôpital dans lequel se trouve un patient branché à un soluté! Ce curieux trio se fraie péniblement un chemin à travers les autos et les vélos, qui ne font aucun effort particulier pour lui céder la place. Mon air ahuri amuse Paul French. "Tu vois bien: ce n'est pas parce que ça ressemble à l'Occident que c'est l'Occident!" dit-il.

L'argent pleut sur Shanghai. Dollars canadiens, dollars américains, euros, yens... Les investissements étrangers font pousser les tours et les usines, et créent des emplois. De bons emplois. Tous les jeunes Shanghaiens rêvent de travailler pour des sociétés étrangères parce que le salaire y est meilleur, tout comme les chances de formation et d'avancement.

L'immeuble en folie

C'est ainsi que naît tranquillement une classe moyenne, mais pas au rythme que les médias prétendent ou que les investisseurs étrangers imaginent. La Chine n'est pas un marché de 1,3 milliard de consommateurs ni Shanghai un marché de 20 millions. Dans les vieux quartiers, des familles vivent encore entassées dans une seule pièce, sans toilettes et avec une cuisine commune située à l'extérieur de la maison. Et lorsqu'on détruit ces vieilles maisons - dans l'ancienne concession japonaise, par exemple, 50000 familles sont déplacées chaque année -, les gens ne se réinstallent pas dans les nouvelles tours: ils n'en ont pas les moyens. On les retrouve donc à 40 ou 50 kilomètres du centre-ville, dans des complexes beaucoup plus modestes de cinq ou six étages.

Tout cela, je l'ai appris au bistro de l'hôtel Hyatt, au 54e étage de la tour Jing Mao. Pendant que j'observais la ville, Sam Crispin m'a raconté un autre chapitre de l'éveil des Shanghaiens au capitalisme, ou comment la spéculation immobilière a engendré des millionnaires instantanés, un embryon de classe moyenne et tout un lot d'exclus. L'histoire débute en 1996, raconte ce Britannique dont l'agence trouve des locaux pour les particuliers et pour les entreprises. En 1996 et 1997, les appartements de Shanghai changent de propriétaire trois fois, avant même que leur construction ne soit terminée. Dans cette Chine qui se convertit au capitalisme, les prêts hypothécaires en sont à leurs balbutiements et les banques prêtent 100% de la somme, sans exiger aucune mise de fonds. En 1998, 60% des nouveaux immeubles sont inoccupés, et les prix chutent de plus des deux tiers. "Les locaux qui coûtaient 70 dollars américains le mètre carré en 1996 valaient 20 dollars américains en 1998", commente Sam Crispin. Le marché sort finalement de sa torpeur au cours de l'été 2000 et repart de plus belle. Afin de le contrôler, le gouvernement impose aux banques locales de réclamer une mise de fonds de 40% sur chaque prêt immobilier. Toutefois, en échange de "frais de consultation" payables en espèces au banquier, votre mise de fonds peut être réduite à 20%...

"Ici, rien n'est impossible." Je ne sais plus combien de fois j'ai entendu cette phrase en deux semaines. Prononcée par des Chinois ou par des Occidentaux, elle exprime toujours la même réalité : Shanghai, c'est le "Wild Wild West" de l'Asie, une terre d'aventuriers où la loi pèse bien peu.

Ici, vous pouvez acheter un pull griffé Prada pour 15 dollars et un manteau d'hiver The North Face pour 20 dollars. Il suffit de se rendre au Shanghai Xiangyang Clothing Market, dans le district de Luwan. La première fois, je m'y suis aventurée seule. Erreur... Là-bas, tout Occidental devient de la chair fraîche que les vendeurs chinois dévorent tout cru. Les prix sont gonflés par cinq, et la camelote abonde. Il faut savoir négocier... et traîner son briquet! "Pour vérifier l'authenticité d'un chandail de laine, tu arraches un fil à l'intérieur, et tu y mets le feu. Si ça sent le brûlé et que le fil se change en poudre, c'est de la vraie laine, m'explique Xin Han, ma jeune interprète de 22 ans. S'il se forme une petite boule, ce n'est pas de la laine, alors tu n'achètes pas." Ah bon? "Et il faut négocier serré, me dit-elle, lorsque je lui avoue le prix de mes premiers achats effectués toute seule. Si le vendeur te demande 400 yuans (60,6 dollars), tu lui en offres 40 (6 dollars), et tu montes très lentement."

"Je ne sais jamais si ce que j'achète est authentique, déplore Robin Lu, un Shanghaien qui travaille pour le Canada Wood Bureau. Le gouvernement doit être plus strict et imposer des règles." L'entrée de la Chine dans l'Organisation mondiale du commerce (OMC), le 11 décembre 2001, a mis un peu d'ordre dans cette pagaille. Pendant la première semaine de ma visite, 16 nouvelles lois ont été adoptées. Et, en trois ans, 100 lois et règlements ont été amendés pour se conformer aux principes de l'OMC. "Les contrats commencent à signifier quelque chose", révèle Yanwen Le, avocat chez Lovells. Son collègue, David Boitout, du cabinet Gide Layrette Nouel, ajoute: "Il y a quatre ans, pour chaque transaction, je devais expliquer le contrat ligne par ligne aux entrepreneurs chinois, car ils se présentaient à la table de négociation sans avocat. Plus maintenant".

Attention aux conclusions hâtives. "Faire des affaires en Chine représente encore un risque élevé", signale Yanwen Le. La conscience des gens reste à développer. Il y a des lois, mais encore faut-il créer les structures nécessaires à leur application. Les Shanghaiens ne maîtrisent peut-être pas toutes les subtilités de l'économie de marché, mais ils ont bien compris les principes de base du capitalisme.

L'émergence de la classe moyenne

On assiste à l'émergence, timide, d'une classe moyenne. Ce sont ses représentants qui habitent les grandes tours de 30, 40 et 50 étages, érigées à la place des vieux quartiers que l'on a détruits. Des sociétés comme L'Oréal ont compris que si les boutiques de luxe abondent à Shanghai, c'est la classe moyenne qui constitue le véritable marché "Chaque mois, de nouvelles clientes peuvent commencer à s'acheter des crèmes à 20 yuans (trois dollars), dit Paolo Gasparrini, le PDG de L'Oréal Chine. Les ventes de toutes nos catégories de produits ont augmenté, pas seulement celles des produits haut de gamme."

Cette classe moyenne fréquente aussi les supermarchés. Le projet résidentiel Rainbow City, au nord de la ville, inclut un E-Mart. Sans les écriteaux en chinois, on se croirait chez Loblaws. Même taille, mêmes allées larges, même *mix* de produits : des aliments, des articles de pharmacie, des draps et même des mobylettes électriques! La ville compte près d'une dizaine de ces E-Mart.

La conversion des Shanghaiens à la société de consommation comprend aussi les dépanneurs. Rien que dans le pâté de maisons derrière mon hôtel, j'en ai compté trois. La ville en est pleine, et ces commerces se livrent une guerre féroce. Kedi, Alldays, Lawson, 21 Century: ils appartiennent tous à des promoteurs immobiliers qui attendent le jour où une - ou plusieurs - chaînes étrangères feront une offre. Avis à Couche-Tard.

Pour les pharmacies, par contre, c'est la disette. J'ai mis plus d'une heure à trouver une succursale de Watson's, une chaîne chinoise. Il y a de la place pour vous, Monsieur Coutu.

Il est difficile d'expliquer à quel point la vie quotidienne des Shanghaiens a changé. Ils ont accès aux prêts hypothécaires depuis six ans et aux prêts automobile depuis un an. L'assurance aussi est un nouveau concept, et il est difficile à implanter. "Nous avons l'autorisation de vendre, le produit et le marché, explique André Dallaire, chef de la direction de Chubb en Asie. Mais la Chine n'a pas de courtiers pour distribuer nos produits, il faut les former nous-mêmes." Dans le cas de l'assurance pour les particuliers, le problème est différent, comme l'explique Xu Bin, directeur de la division Kerastase pour L'Oréal, qui possède une assurance-vie pour sa famille qui lui coûte 25000 yuans par an (3780 dollars). "Le garçon qui me l'a vendue m'a dit à quel point les Shanghaiens hésitent à s'assurer. Ils préfèrent investir leur argent dans l'immobilier." Qui peut les blâmer? "J'ai une copine qui a acheté un appartement 350000 yuans (53045 dollars), raconte l'avocat Pierre St-Louis, qui vit en Chine depuis près de 20 ans. Un an et demi plus tard, il en vaut 750000 (113668 dollars)!"

Tout le monde est préoccupé par l'argent, qui représente la chance d'une vie meilleure et offre l'accès à tout ce dont les Shanghaiens ont été privés pendant si longtemps. Mais ils sont nombreux - trop ! - à aspirer au même bonheur. Cette concurrence stresse tous les habitants et enflamme les esprits. Un soir, une simple discussion avec un groupe de jeunes a failli mal tourner. Il était question d'éducation des enfants. Bruce et Phil, deux jeunes Shanghaiens au début de la trentaine, déclarent que les Chinois aiment davantage leurs enfants que les Occidentaux, "parce que nous leur donnons une meilleure éducation que vous", affirme Bruce. Il me parle alors de tous ces cours auxquels les parents chinois inscrivent leurs bambins, même en très bas âge. Chez les jeunes couples de professionnels, la tendance est de mettre l'enfant en pension à la garderie dès l'âge de trois ans, "parce que les éducateurs sont plus compétents que les parents pour enseigner aux enfants", poursuit Bruce. Pareille conclusion va à l'encontre de tous les traités occidentaux de psychologie. Mais, à Shanghai, dans cette ville surpeuplée où les places à l'université - et surtout dans les *bonnes* universités - sont rares et exigent de réussir un examen d'admission, c'est autre chose.

Si la population de Shanghai est animée d'un tel sentiment d'urgence, cela tient peut-être à son passé, marqué par la pauvreté. "Tout le monde agit comme s'il se trouvait devant le dernier métro, le dernier bus, le dernier taxi, la dernière transaction, la dernière offre d'emploi", commente Luc Taillandier, l'un des associés de **Giolong**, une firme québécoise de consultation spécialisée sur la Chine.

La course au bonheur

En tout cas, une chose est sûre: la course au bonheur et la conquête du capitalisme se font avec une détermination à vous couper le souffle. Il faut voir avec quel acharnement les autorités de la banlieue d'Anting, située à une heure de Shanghai, se sont battues pour que le circuit de F1 soit installé dans leur ville. Elles s'y sont pris à cinq fois, avant de réussir. "Avec la F1, Anting va décoller, affirme Paul Qiu, directeur de projet pour le Foreign Economic Relations & Trade Office de la Ville d'Anting. Le gouvernement va investir 60 milliards de dollars américains en cinq ans, pour développer notre ville et en faire une cité modèle."

"Ici, on ne parle pas, on agit", déclare Robin Lu. Prenez les espaces verts. Au cours des années 90, les autorités de Shanghai n'avaient qu'une obsession : planter des gratte-ciel partout. N'était-ce pas à cela que devait ressembler une ville internationale? Dans leur empressement, ils ont omis un détail important : les espaces verts. D'un seul coup, ils ont démolé 28 hectares de terrain pour construire le parc de l'échangeur Yanan Zhong Lu, un projet de l'architecte-paysagiste québécois Vincent Asselin, de la firme WAA International. Et que pense ce dernier de cette destruction massive? "C'est vrai que l'on détruit le mode de vie des vieux quartiers, où les familles vivaient en groupe, mais la culture est plus forte que l'on pense. Une fois réinstallés dans les tours, les Shanghaiens reprennent leurs petites habitudes. Les vendeurs de bric-à-brac refont surface, et les vêtements et les carcasses de poulet pendent aux balcons des immeubles!" Pour imposer la modernité coûte que coûte, des promoteurs de Hong Kong ont décidé de ne construire que des immeubles sans balcons.

Ne cherchez pas de logique dans cette ville. Depuis qu'elle s'est ouverte au capitalisme, tous les coups sont permis. Le quartier Xintiandi en est l'exemple parfait. Dans cette petite enclave, on retrouve des bâtiments en pierre datant du début du siècle - certains authentiques, d'autres pas -, des boutiques, des bars et de nombreux restos internationaux : Soho, Luna, VaBene, Visage, Paulender, La Maison, etc. "Ici, les étrangers viennent pour manger à l'occidentale dans un décor chinois, et les Chinois viennent pour voir des étrangers!" blague l'avocat David Boitout. Xintiandi connaît un tel succès que le gouvernement souhaite recréer ce concept dans plusieurs quartiers de la ville. Le jour comme le soir, les bars et les restos sont bondés, et les prix y sont trois à quatre fois plus élevés que dans n'importe quel resto chinois ailleurs en ville. C'est dans l'un des immeubles de ce quartier, le plus capitaliste de Shanghai, que fut fondé le Parti communiste, en 1921...

Le capitalisme chinois est aussi né à Shanghai, et c'est ici qu'il a grandi. C'est lors d'un voyage dans cette ville, en 1992, que le numéro un du Parti communiste, Deng Xiaoping, a lancé la Chine dans l'ère du "socialisme de marché". Puis, ce sont deux anciens maires de cette ville, Jiang Zemin et Zhu Rongji, qui ont piloté l'entrée de la Chine dans l'OMC. Les arts, c'est bon pour Pékin, la capitale. Pour l'instant, tout ce qu'on crée à Shanghai, ce sont des entreprises. "Il faudra d'abord que la paix règne dans cette ville, pour que ses habitants ralentissent et passent à autre chose, croit Jennivine Kwan, une Chinoise de Calgary venue étudier à Shanghai il y a sept ans. Les arts demandent une paix d'esprit que les Shanghaiens n'ont pas encore acquise."

Cette paix n'est pas pour demain. "Shanghai n'est pas encore une économie de marché, tranche Paul French. Les deux seules industries qui fonctionnent selon les principes de marché sont le sexe et la drogue!" Toutes les Shanghaiennes vous le diront: bien peu d'hommes de cette ville connaissent la signification du mot "fidélité". L'an dernier, d'ailleurs, un film chinois intitulé *Cellulaire* a fait scandale. On y racontait les aventures extraconjugales d'un homme qui envoyait constamment des messages à ses maîtresses à l'aide de son cellulaire. À la sortie du film, certains couples ont entamé des querelles si violentes que les journaux en ont parlé !

Le sexe représente une économie florissante, et il est indissociable des affaires. Plus d'un homme d'affaires m'a parlé des fameux KTV, ces boîtes de karaoké où vos partenaires chinois vous invitent après le dîner. Là-bas, l'alcool coule à flots, et les filles sont dociles. "On doit repartir avec celle qu'on nous offre, sinon on insulte son hôte", raconte Paul French. Il ajoute : "Précisez bien que je ne couche jamais avec elles, que je les renvoie dès que nous sommes dans le hall de l'hôtel."

Work hard, play hard... Cette devise colle tellement bien à l'image de Shanghai. D'ailleurs, si tout le monde travaille tout le temps, c'est qu'il reste tant à faire! Les plus gros manques se situent du côté des services financiers. Les plus sévères, comme Elizabeth Thomson, présidente de la firme de consultation ICS International, affirment que "la Chine n'a pas de système bancaire." D'autres, comme le professeur Zhang Jun, disent plutôt qu'il faut le réformer. "Encore aujourd'hui, 70 à 75% des prêts sont accordés à des entreprises d'État, souligne le directeur du China Center for Economics Studies de l'Université de Fudan. Or, celles-ci ne rapportent rien. Récemment, elles ont enregistré leur pire performance depuis les années 80." On part de loin. "Les gestionnaires des sociétés d'État n'ont jamais été formés à créer du profit ou à être efficaces, explique Terence Lau, associé chez Ernst & Young. Tout ce que le gouvernement leur demandait, c'était de balancer les comptes et de s'occuper un peu des employés." Son collègue, Tyrone Yau, ajoute: "Les entreprises chinoises commencent à peine à implanter des contrôles internes et à surveiller leurs coûts."

Le gigantisme des statistiques sur la Chine masque cette réalité. "Notre croissance économique peut vous sembler phénoménale, dit le professeur Zhang Jun, mais si l'on considère tout l'argent injecté dans le système par rapport à l'*output* qu'on en tire, le tableau devient moins reluisant. Les chiffres astronomiques cachent des failles inquiétantes." Et les préoccupations du professeur sont nombreuses. "Il y a trop d'investissements étrangers à Shanghai, et le coût de la vie augmente trop vite, commente-t-il. Il faudrait que ces investissements soient mieux répartis dans toute la Chine. Et si l'investissement étranger ralentit, quitte la Chine et se fait dans d'autres pays où les coûts sont moins élevés, en Europe de l'Est, par exemple, toutes nos faiblesses vont ressortir. Notre économie sera-t-elle assez forte pour survivre par elle-même? Il faut accélérer la transition vers une véritable économie de marché le plus vite possible", insiste le professeur Zhang Jun.

Les banques chinoises possèdent le plus haut taux de prêts non performants du monde. En décembre dernier, le gouvernement central a injecté 45 milliards de dollars américains dans son système bancaire. Et, à la mi-septembre, la Banque de communications a annoncé son intention de ramasser deux milliards de dollars américains en vendant 20% de ses actions. Ce serait la première banque d'État chinoise à ouvrir son actionariat à l'extérieur du pays.

Réformer le système bancaire n'est pas une mince affaire. D'un côté, la vitesse supersonique à laquelle se développe la Chine exige une mise à niveau des outils financiers. De l'autre, si les banquiers chinois se mettent à prêter aux sociétés d'État en fonction de critères de risque et de performance, l'économie du pays va s'écrouler. Plus de 30% des Chinois travaillent dans des sociétés d'État. Où iront-ils, si ces sociétés cessent de recevoir du financement? Sans compter qu'en décembre 2006, la libéralisation du secteur bancaire doit s'achever. Les 60 banques étrangères présentes en Chine ne seront alors soumises à aucune restriction quant aux transactions permises et aux clients qu'elles auront le droit de servir.

Mais, au-delà des réformes officielles, ce sont de petits détails qui racontent l'apprentissage du capitalisme par les Chinois. "La Industrial & Commercial Bank, l'une des cinq banques d'État chinoises, avait une succursale dans notre immeuble, raconte Bin Xu, de L'Oréal. Le mois dernier, ils l'ont déplacée de l'autre côté de la rue et ont aménagé une salle d'attente confortable, où l'on prend un numéro pour assurer un service équitable à la clientèle. La banque offre même une carte privilège aux bons clients. Je n'en reviens pas!" Et que dire de ce propriétaire de dépanneur, qui s'est mis à offrir la livraison à ses clients pour 10 yuans (1,50 dollar), et dont le voisin d'en face a répliqué la semaine suivante en l'offrant pour 5 yuans (0,79 dollar)! Quant aux compagnies de téléphonie sans fil China Mobile et Lian Teng, elles offrent gratuitement un téléphone à leurs nouveaux abonnés avec, en prime, un service gratuit de dépannage routier.

Au moment où vous lirez ces lignes, d'autres réformes auront eu lieu, et Shanghai aura encore progressé. Elle aura essayé tout et son contraire. Elle aura accueilli d'autres étrangers qui, comme moi, y séjourneront pendant deux semaines à la recherche d'une histoire à raconter ou pendant deux ans pour y vivre des sensations fortes et relever des défis impossibles à réaliser en Occident. Certains, comme Paul French, ne repartiront jamais, "parce que Shanghai est un livre dont une nouvelle page s'écrit chaque jour, et que je veux savoir ce qu'il y aura dans le dernier chapitre."

À Shanghai, il est interdit de:

- cracher dans la rue;
- parler une autre langue que le mandarin, parce que c'est celle que les étrangers apprennent;
- pendre ses vêtements, une carcasse de poulet, un poisson ou tout autre objet, animé ou inanimé, sur son balcon ou dans la rue;
- transporter un ou plusieurs passager(s) sur son vélo.

Se loger à Shanghai

De 1996 à 1997, les appartements de Shanghai changent de propriétaire trois fois, avant même que leur construction ne soit terminée.

En 1998, 60% des nouveaux immeubles sont inoccupés.

Les prix chutent de plus des deux tiers.

Le marché reprend à l'été 2000 et n'a pas baissé depuis.

Les shanghaiens ont leurs...

...Brault & Martineau

...Future Shop

...Loblaws

...Couche-Tard

Un bar dans les nuages

La tour JIN MAO:

- le bâtiment le plus haut de Chine

- 88 étages, 421 mètres

- inaugurée le 8 août 1998

- Du 3e au 50e étage se trouvent des bureaux, et le reste de l'immeuble est occupé par un hôtel cinq étoiles, Le Grand Hyatt.

- Le Cloud 9, situé au 87e étage, est le plus haut bar du monde.

Photo: Jean-François Leblanc / Agence Stock

Shanghai vire au vert

Hérissée de gratte-ciel, Shanghai a l'air d'une forêt de béton. Pour adoucir le coup d'oeil, les autorités municipales, jamais à court d'imagination, ont posé des boîtes à fleurs le long des autoroutes!

Un sac THE North Face à 13\$

"Treize dollars, pas un sou de plus.

- Es-tu fou ? Veux-tu me ruiner ? Quarante dollars, c'est mon dernier prix."

Le dialogue est imaginaire, puisque le client ne parle pas le mandarin, que la vendeuse ne parle pas le français, et que l'échange s'est déroulé par l'intermédiaire d'une calculatrice. Quant au sac, un sac à dos The North Face de 55 litres, que le jeune homme cherche à acheter, il est faux, comme tous les articles vendus au Shanghai Xiang Yang Clothes & Gifts Market : les souliers Adidas, les pulls Diesel, GAP, Miss Sixty, Chanel, les sacs Kipling, etc.

Comment s'est soldée cette négociation? Après avoir essayé un refus pour son offre de 13 dollars, le jeune homme tourne les talons sans se retourner. C'est alors que la patronne de la vendeuse le rattrape devant le kiosque d'un concurrent.

"Va pour 13 dollars. Tu es un homme dur !" Ragaillardi, le jeune homme repart en chasse pour négocier cette fois un pull en laine Timberland pour dix dollars, au lieu des 48 affichés!

Mais c'est l'anecdote de Vincent Asselin, un architecte québécois, qui bat toutes les autres. "Alors que je regarde un pull GAP, la vendeuse s'approche de moi pour me vanter la qualité de cet article de fabrication nord-américaine. Je lui réponds que je n'en veux pas, que je n'achète que des vêtements fabriqués en Chine, pour encourager l'économie locale. Elle me répond: "Alors, achète celui-là, c'est un faux. Il est produit ici !"

Shanghai

vit encore entre deux mondes. Sa jeunesse bat au rythme de la société de consommation, pendant que ses aînés traînent les vestiges du siècle passé.

CHERCHEUSES D'OR SHANGHAIENNES...

Les jeunes Shanghaiennes ont la réputation de n'aspirer qu'à une chose : se trouver un mari riche. D'ailleurs, un article publié en décembre dernier dans le magazine Elle China a valu à la rédactrice en chef, Angelica Cheung, une volée de bois vert. Il s'agissait d'une entrevue avec les deux auteurs - masculins - d'un livre intitulé "How to marry a Westerner". "La réaction était excessive, commente Angelica Cheung. Ce livre ne se résume pas à une recette pour dénicher un mari occidental. Il parle longuement des différences culturelles et des façons de les surmonter."

Le sujet est délicat. Si vous vous baladez rue Maoming, une enfilade de bars décorés de néons tapageurs, vous croiserez à coup sûr de très jeunes et jolies Shanghaiennes accrochées aux bras d'Occidentaux. Pour quelques verres, parfois des cadeaux, et peut-être un appartement, elles s'accrochent d'un statut illicite. Mais Angelica Cheung, elle-même mariée à un Occidental, refuse qu'on s'en tienne à ces clichés. "Les jeunes filles de Maoming ne constituent qu'un échantillon de la population. Et elles ne sont pas différentes de celles qu'on retrouve dans n'importe quelle société qui s'enrichit rapidement après avoir été très pauvre. Il existe d'autres Shanghaiennes, éduquées, autonomes et ambitieuses."

Et celles-là s'apprêtent à subir tout un choc. "Avec le développement de l'économie de marché, nous allons connaître ce que vous vivez déjà depuis longtemps: la discrimination sexuelle, le stress et la concurrence avec les hommes", souligne Angelica Cheung. Elle ajoute: "Vous savez, le communisme avait un bon côté : un salaire égal pour les hommes et les femmes." D'ailleurs, Elle China s'apprête à revoir son contenu rédactionnel pour s'adapter aux nouvelles réalités de ses lectrices. "Nous allons parler d'équilibre travail-famille, d'ambitions professionnelles et de confiance en soi au travail, poursuit la rédactrice en chef. Il faudra aussi des articles pour comprendre les hommes... au travail."

Photo: Jean-François Leblanc / Agence Stock